

NEÉRLANDISTIQUE

DE KINKER À TWITTER : DEUX SIÈCLES D'ÉTUDE DU NÉERLANDAIS À L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

En 1815 fut constitué le «Royaume-Uni des Pays-Bas». Pendant quinze ans la Belgique et les Pays-Bas actuels allaient former un seul et même État sous le règne de Guillaume I^{er}. En juin 1817, Guillaume I^{er} nomma l'avocat, philosophe et poète amstellodamois Johannes Kinker professeur de «littérature et rhétorique néerlandaises» à l'université de Liège, université que le roi venait de fonder. Guillaume I^{er} créa également une chaire semblable à Gand et à Louvain mais celle de Liège était particulière car il s'agissait de la première chaire de néerlandais créée en dehors de la région de langue néerlandaise. Dans quelques années, le département de néerlandais de l'université de Liège fêtera son bicentenaire. Guy Janssens et Kris Steyaert, tous deux attachés à ce département, ont anticipé le jubilé avec leur ouvrage *Tweehonderd jaar neerlandistiek aan de Universiteit de Liège* (Deux siècles de langue et littérature néerlandaises à l'université de Liège).

La chaire de Kinker a joué un rôle essentiel dans la politique linguistique menée par Guillaume I^{er}, qui voulait, à terme, éveiller un sentiment d'unité entre tous les habitants du Royaume-Uni des Pays-Bas en instaurant le néerlandais comme langue nationale¹. Outre les étudiants en lettres, les juristes étaient également obligés de suivre les cours de Kinker. Le professeur d'université amstellodamois était souvent apprécié pour son érudition et ses compétences en pédagogie. Mais rapidement, sa personne suscita une certaine exaspération. Celle-ci allait croître au fil des années parallèlement à la critique grandissante à l'égard de la politique paternaliste de Guillaume I^{er}. Après avoir, en octobre 1830, refusé de signer une déclaration d'adhésion au gouvernement de la nouvelle nation belge, Kinker rentra à Amsterdam.

On ne s'étonnera pas de voir que le néerlandais se retrouve en marge des cours

proposés dans les années qui suivirent. Il n'y avait pratiquement plus d'intérêt pour la langue néerlandaise. On parlait encore à peine de littérature flamande. C'est seulement à partir des années 1870 que le cours d'«histoire de la littérature flamande» fut quelque peu revalorisé. Ceci en partie pour des raisons pratiques (on était de plus en plus conscient de l'utilité de connaître les langues étrangères) et en partie grâce à un sentiment de patriotisme belge. Ensuite, en 1890, un grand pas en avant fut réalisé. Une nouvelle loi régissant l'enseignement supérieur en Belgique stipula que la faculté de philosophie et des lettres regrouperait cinq disciplines à part entière, dont la section de philologie germanique. Dans cette section, le néerlandais allait occuper une place prépondérante. Durant leurs deux premières années, les étudiants en philologie germanique étaient tenus de suivre le néerlandais, l'anglais et l'allemand. À partir de la troisième année, les étudiants devaient combiner le néerlandais et une des deux autres langues. Peu à peu, le choix serait également limité à deux langues dès la première année, mais le néerlandais garderait sa position préférentielle. L'année 1890 vit également la suppression de l'École normale des humanités, école autonome créée en 1852, qui formait les professeurs du cycle supérieur de l'enseignement secondaire. Le personnel et les disciplines furent transférés à l'université. Camille Huysmans fut l'un des élèves de cette École normale des humanités. Ce socialiste flamand allait devenir l'un des hommes politiques les plus célèbres que la Belgique ait connus.

Les auteurs s'attardent également sur les deux guerres mondiales. Pendant la «Grande Guerre», l'université fut fermée. Le bâtiment central fut très endommagé par un bombardement allemand et plusieurs autres bâtiments furent utilisés par l'occupant à des fins diverses qui n'avaient rien à voir avec l'étude et la recherche. De nombreux professeurs furent maltraités, arrêtés ou menacés. Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'université resta ouverte, mais les cours eurent lieu dans une ambiance évidemment tendue.

Assez rapidement après la guerre commença une période passionnante. La société changeait ainsi que l'enseignement supérieur. Déjà dans les



H.W. Caspari & J.E. Marcus, portrait de
Johannes Kinker, 1814.

années 1950, un nombre plus considérable d'étudiants s'inscrivit à l'université. Grâce à la démocratisation de l'enseignement secondaire, ce nombre augmenta encore dans les années 1960 et devint presque exponentiel dans les années 1970. Un processus de démocratisation s'est également installé au sein de l'université. Après quelque temps, les professeurs et les étudiants étaient moins éloignés les uns des autres et les étudiants eurent davantage voix au chapitre. À partir des années 1980, les changements s'enchaînèrent. À la suite de la réforme de l'État en 1988, l'université de Liège ne fut plus une université d'État mais devint dépendante de la Communauté française de Belgique. Dans les années qui suivirent, à cause d'un manque de fonds et de moyens, l'université allait subir le malaise qui frappa tout le secteur de l'enseignement en Wallonie. Le département de néerlandais vit son nombre d'étudiants diminuer et, en réaction, créa une maîtrise de traduction, une formation d'un an destinée aux licenciés. Après quelque temps, le nombre d'inscriptions allait s'amplifier à nouveau. Entre-temps, le programme Erasmus devint très populaire à l'université de Liège. De nombreux accords Erasmus furent conclus avec des universités néerlandaises et, grâce au Fonds

prince Philippe, bon nombre d'étudiants wallons purent également aller dans les universités flamandes. En 2002, une petite révolution se produisit. Les études traditionnelles de «langues et littératures germaniques» furent intégrées à la filière plus large des «langues et littératures modernes». Les étudiants pouvaient toujours étudier deux langues germaniques, mais il fut également possible de combiner une langue germanique et une langue non-germanique (néerlandais-espagnol, néerlandais-italien, néerlandais-arabe). Deux ans plus tard, le système BAMA (*Bachelor-Master*) était adopté.

En l'an 2014, l'étudiant en langues présente un tout autre profil que ses collègues des siècles précédents. Dans les premières décennies qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, 80 à 90% des étudiants en langues germaniques faisaient une carrière dans l'enseignement, principalement dans l'enseignement secondaire. Pour différentes raisons l'attrait de l'enseignement a fortement diminué depuis les années 1980. De nombreux néerlandistes fraîchement diplômés trouvent aujourd'hui un emploi rédactionnel ou administratif ou suivent une filière complètement différente, tant dans le secteur privé que dans les organismes publics. Le département de

néerlandais de l'université de Liège doit en tenir compte d'une manière ou d'une autre. Mais il y a encore d'autres enjeux. Ainsi, on constate depuis quelques années que les nouveaux étudiants connaissent à peine les règles et les structures grammaticales. Cela tient en partie au fait que, dans le secondaire, l'accent est mis quasi exclusivement sur les aptitudes à la communication. En outre, ces jeunes étudiants sont sans cesse connectés. Cela implique un changement radical dans l'accompagnement à l'acquisition d'une information et d'une documentation fiables et scientifiquement fondées.

Le livre de Guy Janssens et Kris Steyaert se compose de deux parties. La première retrace l'histoire de deux siècles d'études de langue et littérature néerlandaises à Liège en se basant sur la succession des professeurs. La deuxième partie analyse quelques thèmes spécifiques liés à l'étudiant (comme l'évolution numérique, la proportion filles-garçons, le poids de la langue maternelle, les associations d'étudiants, les revues estudiantines) ainsi qu'aux néerlandistes liégeois eux-mêmes et à leur discipline.

Tweehonderd jaar neerlandistiek aan de Universiteit de Liège est un ouvrage particulièrement informatif. Chaque événement ou évolution est décrit en détail et parfois le lecteur a l'impression de suivre les différents professeurs comme leur ombre. Pour n'en citer que quelques-uns: au XIX^e siècle, J.F.X. Würth (le successeur de Kinker) et A.-J. Stecher, professeur dynamique et dévoué; au XX^e siècle, François Closset (1942-1964), le dialectologue Willem Pée (1939-1957), Louis Gillet (1976-1996) et Siegfried Theissen (1979-2005).

Les auteurs ont-ils veillé scrupuleusement à ce qu'aucun nom ne soit oublié, de Kinker aux collaborateurs actuels? C'est possible car l'ouvrage paraît assez convenu. En outre, le texte comporte de nombreux recouvrements et est présenté de manière très académique (structure en alinéas précédés de chiffres successifs, foisonnement de notes de bas de page). Le livre est également critiquable du point de vue de son contenu. Ainsi il n'y a pratiquement aucune référence aux départements de néerlandais des autres universités de Belgique francophone. Ceux-ci ont-

ils connu la même évolution ou présentaient-ils de grandes différences? Ont-ils mis, au fil des ans, l'accent sur les mêmes points? Un début de réponse à ce genre de questions aurait rendu cet ouvrage encore un peu plus intéressant.

HANS VANACKER

(TR. I. BUFFET)

GUY JANSSENS avec la collaboration de KRIS STEYAERT, *Tweehonderd jaar neerlandistiek aan de Universiteit de Liège* (Deux siècles de langue et littérature néerlandaises à l'université de Liège), Acco, Louvain / La Haye, 2014, 198 p. (ISBN 978 90 334 9611 0).

- 1 Voir GUY JANSSENS & KRIS STEYAERT, *Het onderwijs van het Nederlands in de Waalse provincies en Luxemburg onder Koning Willem I (1814-1830). Niets meer dan een boon in een brouwketel?* (L'Enseignement du néerlandais dans les provinces wallonnes et au Luxembourg sous le roi Guillaume I^{er} (1814-1830). Une goutte dans l'océan?), VUBPress, Bruxelles, 2008. On peut trouver une critique de cet ouvrage dans *Septentrion*, XXXVII, n° 3, 2008, pp. 74-76.